NOS CONTES

LA CIBLE

— Pendant mon absence, maman chérie, n'oublie pas que tu dois prendre ton remède toutes les heures.

— Sois tranquille, ma Louisette, ta maman sera bien obéissante. Mais chez qui vas-tu donc, ce matin ?

La jeune fille chercha un instant sa réponse, puis bredouilla :

— Chez... Mme Aupic... à qui je dois terminer une robe.

— Que j'aurais été contente de la voir finie sur elle ! Tu as tant de goût ! Ah ! si je pouvais guérir vite et, quand tu rentres après une dure journée, ne pas te donner encore de la peine et de la fatigue à me soigner ! Mais je bavarde et te mets en retard.

Après avoir embrassé sa mère, Louisette sortit vivement comme si, en effet, elle était en retard, mais une fois dehors, elle resta longtemps indécise, ne sachant de quel côté porter ses pas. Et son visage, tout à l'heure souriant, s'était subitement assombri.

— Mon Dieu ! où trouver du travail ? se disait-elle. Si pauvre maman savait que depuis huit jours toutes mes clientes sont parties ! Jusqu'ici j'ai pu lui cracher la vérité ! Mais maintenant, j'ai dépensé toutes mes économies. Comment demain lui acheter des remèdes, comment aller chez le boucher, chez le boulanger, qui ne me feront pas crédit ?

Et, découragée, elle sentit des larmes lui monter aux yeux. Puis, s'étant mise à marcher droit devant elle, sans but, elle arriva sur la place où un cirque, de passage, venait de dresser sa tente. Machinalement, elle s'arrêta devant les affiches.

D'une d'elles attira ses regards : Une jeune femme, le dos appuyé à une cible, les bras en croix, fixe un homme qui, avec un arc, a criblé tout autour d'elle la planche de flèches. Et celles-ci, fichées dans le bois à quelques millimètres à peine de la tête et du corps de la femme, lui font comme un encadrement.

Sur une autre affiche, l'homme, armé d'une carabine, vient de briser la tige d'une fleur dont la femme, qui est de profil, tient encore l'extrémité dans ses dents.

Et au-dessous, Louisette lut : *Guillaume Tell, le célèbre tireur.*

Au même moment, quelqu'un lui toucha l'épaule, et elle reconnut l'homme que représentait l'affiche.

— Ça ne vous dirait rien de gagner un bon cachet ce soir ? lui dit-il. Mon sujet vient de tomber malade, et je ne pourrai pas faire mon numéro. Je vous demanderai seulement de rester immobile quand je vous aurai placée, et surtout de ne pas avoir peur. Tout est là.

De ne pas avoir peur ! En effet, tout était là. Et, hésitante, elle regarda de nouveau l'affiche.

— Combien le cachet ? demanda-t-elle enfin timidement.

— Cent cinquante francs.

Cent cinquante francs ! Quinze journées de son travail de couturière. Pour sa mère, avait-elle le droit de refuser ?... Et elle accepta.

L'homme lui dit de se trouver bien exactement à sept heures et demie à cette même place. Avant le spectacle, il avait à lui donner ses dernières instructions : puis il lui fallait le temps de passer son costume.

Elle fit signe qu'il pouvait compter sur elle. Mais comme il s'éloignait elle pensa :

« Je ne touche mon cachet qu'après la représentation, et le médecin m'a bien recommandé de faire prendre ce soir à ma mère un vin fortifiant. Mais si je demande un acompte à cet homme, certainement, il va me rire au nez. Pourquoi aurait-il confiance en moi ?

Pourtant, emportée par une force irrésistible, Mlle courut après lui et l'implorant en lui donnant comme excuse sa maladie.

— Tu te moques de moi ? fit-il. Puis, haussant les épaules : « Au fait, tu dis peut-être vrai et je préfère être roulé que de n'avoir pas, grâce à moi, soulagé une infortune. »

Et il lui remit vingt francs.

— Tu as fait des folies, ma Louisette, lui dit sa mère en voyant la jeune fille arriver avec des paquets dans les mains. Je ne veux pas que tout ton travail ne serve qu'à me gâter.

Sans y prendre garde, Louisette avait posé sur le lit un programme du cirque trouvé dans la boîte aux lettres, qui reproduisait l'affiche de Guillaume Tell. Machinalement, sa mère y jeta les yeux.

Oh ! dit-elle, tu as vu ce programme de cirque que tu viens de monter ? Regarde cette pauvre femme qui, sans doute, pour ne pas mourir de faim risque ainsi tous les soirs la mort ! Ça me rappelle un horrible souvenir. Je venais de me marier, et je faisais avec ton nauf père mon voyage de noces. Nous étions allés au cirque, à Paris. Une femme, comme aujourd'hui, servait de cible à un tireur. Fort adroit, il venait de réussir tous ses exercices, quand le public, par ses applaudissements, le força à revenir. Il réclama alors un silence absolu, l'exercice qu'il allait exécuter étant extrêmement dangereux.

Mais c'est justement cet exercice qu'on représente sur le programme que tu m'as apporté ! Tu vois, l'homme tirant à la balle, brise la tige d'une fleur dont la femme tient l'extrémité dans ses dents.

— Oui, oui ! fit Louisette d'une voix haletante. Alors qu'est-il arrivé ?

— Nous entendons le bruit sec de la carabine, aussitôt suivi d'un cri déchirant. La femme venait de s'affaisser !

Tout le monde se lève, angoissé. Mais aussitôt on emporte la blessée, et, un instant après, le régisseur rassure le public en annonçant qu'elle n'a été que légèrement atteinte à la lèvre.

« C'était un mensonge car le lendemain, nous lûmes dans le journal que la pauvre femme avait été grièvement blessée !... Mais qu'as-tu, Louisette ? Tu es toute pâle. Il ne faut pas te tre si sensible, ma chérie. Je le parie d'un accident arrivé il y a vingt ans ! »

Cependant, le courageuse Louisette avait vite dégagé. Maintenant, elle souriait.

— Ce n'est rien, maman. Un petit étourdissement, peut-être dû à la chaleur.

— Tu te fatigues trop à cause de moi, mon enfant.

Mais l'heure s'avance. Bientôt, il faudra que Louisette s'en aille si elle veut être exacte au rendez-vous. Que va-t-elle dire à sa mère ? Quel prétexte invoquer ?

Par bonheur, la malade vient de s'assoupir. Pourvu qu'elle ne s'éveille pas pendant son absence !... Louisette sort doucement, sur la pointe des pieds, mais, une fois dans la rue, elle part en courant jusqu'au cirque.

Elle voit Guillaume Tell qui, déjà, l'attend devant l'entrée des artistes. Mais, au moment de le suivre, tout à coup, elle est prise d'une peur effroyable. Elle voudrait qu'il lui rende sa parole. Pourtant, elle n'ose pas le lui avouer, elle a honte de sa lâcheté. Et puis, elle a reçu sur son cachet un acompte. Il la traiterait de voleuse.

D'ailleurs, il n'a pas remarqué ses hésitations, et, la poussant devant lui :

— Allons, dépêchons, lui dit-il, nous ne sommes pas en avance.

Le dos appuyé à la cible, les bras en croix, les yeux fixes, Louisette attend dans une immobilité absolue. Mais elle entend son cœur battre si fort, qu'il lui semble le tic tac d'une horloge.

Une flèche, dont elle a senti le froid, vient d'effleurer sa tempe. Et, malgré elle, elle a eu un battement des paupières. Maintenant, c'en est une deuxième de l'autre côté. Puis, Guillaume Tell en a placé entre tous les doigts de ses mains qu'elle tient écartés contre la cible, et, de loin, cela donne l'impression qu'elle est clouée à la planche.

Ensuite, le tireur passe à l'exercice de la carabine, et de nouveau il fait preuve d'une adresse, d'une précision telles que la balle, chaque fois, frappe son but sans dévier d'un millimètre. Aussi Guillaume Tell et son sujet viennent-ils de se retirer au milieu des applaudissements, et Louisette pense déjà, toute joyeuse, au cachet qu'elle vient de gagner.

Mais, comme elle arrive devant la porte de sa loge, le régisseur lui crie que le public les rappelle pour leur dernier exercice.

Et, cette fois, son cœur s'arrête de battre, car elle le connaît ce « dernier exercice » !

— Mesdames et Messieurs, dit Guillaume Tell, je réclame plus que jamais le silence, car toute distraction de ma part pourrait avoir des conséquences graves. Je dois, en effet, à balle, briser la tige de cette rose dont Mademoiselle va tenir l'extrémité dans ses dents.

Louisette eut alors devant les yeux l'image de cette femme dont lui avait parlé sa mère. Cependant, elle eut le courage de se raidir, serrant dans ses dents la tige qu'elle avait peur de voir trembler.

On entendit le bruit d'une détonation. La fleur tomba ! Mais, au même instant, Louisette s'évanouit !

Il y eut un mouvement de stupeur dans la salle. Guillaume Tell lui-même, affolé, courut vers son sujet. Mais Louisette était déjà revenue à elle, faisant signe qu'elle n'était pas blessée.

Quelques minutes après, serrant avec joie dans sa main le superbe cachet qu'elle venait de toucher — Guillaume Tell, qui avait bon cœur, l'avait doublé, sans même retenir l'acompte déjà versé — elle rentrait chez sa mère, qui dormait toujours paisiblement !

Tandis que, le lendemain matin, Louisette préparait le déjeuner, la malade qui parcourait le journal, poussa tout à coup une exclamation.

— Tu te souviens, dit-elle, de ce que je te racontais au sujet de cette femme qui avait failli être tuée dans un cirque, où elle remplissait le véritable rôle d'une cible vivante ? Eh bien, je lis que pareil accident a eu lieu hier, ici, dans les mêmes circonstances. On a l'air de dire, il est vrai, que la pauvre créature se serait simplement évanouie de peur. Néanmoins, sous le coup d'une émotion trop vive, elle pouvait, ajoute-t-on, mourir d'une embolie.

Louisette, qui avait pâsé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, demanda à sa mère de lui prêter le journal. Elle craignait que le reporter n'eut cité son nom ou fait d'elle un portrait facile à reconnaître.

Mais sa mère voulut finir elle-même l'article.

— Ah ! c'est encore plus triste ! dit-elle. Le sujet habituel du tireur s'étant trouvé subitement indisposé, une pauvre jeune fille, sans travail, avec une mère malade, s'était, paraît-il, offerte à le remplacer. Évidemment, cela explique la peur bien naturelle qu'elle a éprouvée.

Et, secouant tristement la tête, elle ajouta :

— Comment une mère a-t-elle eu assez peu de cœur pour permettre, ordonner peut-être — qui sait ? — à son enfant de s'exposer ainsi pour elle à la mort ? Moi, ma chérie, j'aimerais mieux mourir tout de suite que de te demander un pareil sacrifice.

— Et tu aurais raison, dit Louisette en feignant d'éclater de rire, parce que je ne me sentirais jamais le courage qu'a eu... la jeune fille du journal... Mais maintenant, pour parler d'autre chose, si tu mangeais cette belle aile de poulet que je t'ai apportée ?

— Tu es un ange ! Viens que je t'embrasse ! s'écria sa mère en lui tendant les bras. Mais comment fais-tu pour me gâter ainsi ? Mme Aupic et Mme Letéinturier te donnent donc toujours beaucoup de travail ? Pourtant, tous les ans, à cette époque-ci, elles sont parties à la campagne.

Louisette devint cramoisie et dit, après un instant d'hésitation :

— Elles partent, je crois, l'une et l'autre, à la fin de la semaine. Mais nous avons du pain sur la planche. Regarde !

Et elle étala sur le lit de sa mère émerveillée, les trois cents francs que lui avait donnés Guillaume Tell.

André de BREVILLE.

LES G. V. C. ET LA MÉDAILLE DES ÉVADÉS

Un décret paru récemment à l' « Officiel » a créé la médaille des évadés.

Cette nouvelle distinction honorifique est destinée à récompenser ceux qui, pendant la guerre, ont pu se soustraire des mains de l'envahisseur.

Et ils sont nombreux.

Les G.V.C. en particulier, trop souvent oubliés des Pouvoirs publics, trouveront là une première compensation.

Rappelons brièvement leur rôle.

Le 24 août 1914, au soir, ordre fut donné aux G.V.C. de battre en retraite sur BOUCHAIN, mais BOUCHAIN étant occupé, les G.V.C. se dirigèrent sur CAMBRAI d'où un train les emporta le lendemain matin sur AMIENS.

Un groupe important non prévenu, et dont certains postes furent attaqués par les Allemands eut à déplorer la mort de trois camarades ; il ne quitta VALENCIENNES que le 25 août, à cinq heures du matin.

Ce groupe se dirigea également sur CAMBRAI par la chaussée Brunehaut. Il fut attaqué par l'ennemi, se défendit tant bien que mal avec des vieux fusils, laissa quelques camarades sur le terrain et parvint à CAMBRAI où il entra par une porte pendant que les Boches entraient par une autre.

A la hâte on signa aux hommes un ordre de libération, pour se rendre — quelle dérision — à VALENCIENNES !

Les hommes s'en furent acheter ou emprunter des effets civils, et ils rentrèrent à VALENCIENNES... occupée !

Vers le 15 septembre, le Maire de la ville ayant fait connaître son désir de voir les hommes mobilisables partir, un grand nombre de G.V.C. après s'être concertés, profitèrent d'une nuit pour s'enfuir et se diriger vers sur Lille.

Un certain nombre furent arrêtés et faits prisonniers.

A LILLE, ils se rendirent à la citadelle pour se mettre à la disposition des autorités militaires.

Ils furent immédiatement incorporés et répartis dans les services d'un secteur de LILLE pour la garde des voies ferrées, ponts et gare. Ils subirent le feu des Allemands un dimanche matin, les ennemis étant entrés en gare avec un train blindé qui fut arrêté au Pont de Fives.

Les Allemands ayant repris LILLE, les G.V.C. durent encore une fois battre en retraite ; ils se rendirent à pied à SAINT-POL. Pendant ce trajet, ils furent attaqués à FROMELLES, quelques-uns furent tués et d'autres faits prisonniers.

De BOULOGNE où se fit la concentration des G.V.C., on les répartit dans les secteurs de BETHUNE, HAZEBROUCK et SAINT-POL.

De nombreux Valenciennois furent affectés à BETHUNE où le service était dur, Béthune étant bombardée tous les jours. Là, commença pour eux un service très pénible, le froid commençait à se faire sentir ; la plupart étaient vêtus d'un pantalon de treillis et d'une vieille canote ; répartis le long des voies, ils étaient obligés de loger dans de vieux baraquements, pour assurer la garde des aiguillages et des ponts dans le voisinage des boches.

La circulation des trains était intense et l'on compte plus de dix de ces vieux braves, écrasés pendant leur service.

LE TIMBRE ANTITUBERCULEUX

On avait dit : « Le Timbre antituberculeux c'est une idée américaine. Ça ne prendra pas chez nous ». L'expérience a répondu en démontrant que si la générosité en faveur des œuvres sociales est une qualité humaine, la solidarité est une vertu bien française. Le Comité National de défense contre la Tuberculose, se basant sur la campagne du Timbre si pleinement réussie en 1925 en Meurthe-et-Moselle, avait commandé cette année, pour l'expérience étendue à dix départements dont l'Aisne, le Pas-de-Calais et la Seine, vingt millions de Timbres. Le mouvement d'enthousiasme a été et continue d'être tel qu'il a fallu en imprimer quarante-cinq millions. Quarante-cinq millions de vignettes vendues, c'est quatre millions de francs et demi consacrés à la défense contre le fléau tuberculeux. Que de souffrances épargnées, que de morts évitées !

NOS PATRONS-PRIMES POPULAIRES

Pour les heures laborieuses

La blouse 8.230 est en toile tussor ou satinette, porte le col tailleur et une martingale au dos. Elle est, de plus en plus en faveur.

Très seyante également, la blouse 8.231, avec petit empiècement, garnie d'un ou deux plis de chaque côté du devant.

Les deux modèles que nous présentons aujourd'hui sont bien enveloppants, ils ont de plus l'agrément d'être très pratiques pour le blanchissage, ce qui valait la peine d'être dit !...

Cousine GERVAISE.

A GAUCHE. — Patron N 8.230. Mannequin 44. Métrage 3 m. 25 de tissu en 100.

A DROITE. — Patron N 8.231. Mannequin 44. Métrage 3 m. 60 de tissu en 100.

Anti-ÉPILEPTIQUE de LIÉGE

Notre Patron-Prime Populaire

Il suffit de remplir le Bon ci-dessous, d'indiquer le numéro du patron choisi et de nous envoyer la somme de 1 fr. 50 en timbres-poste pour recevoir

LE PATRON-PRIME POPULAIRE

du modèle choisi dans le « Réveil ».

Bon pour le Patron-Prime Populaire

N°

Je vous prie de m'envoyer le plus tôt possible le patron-prime populaire

N° .....

M .....

rue .....

à .....

département .....

Ci-joint la somme de 1 franc 50

Envoyer votre demande de PATRON-PRIME POPULAIRE à l'adresse suivante

SERVICE DES PATRONS-PRIMES POPULAIRES

RÉVEIL

186 bis, rue de Paris LILLE

FÉLIX POTIN

Bonbons au chocolat
Marrons glacés
Foies gras
Fruits
Vins Fins
Liqueurs
et Champagne
pour vos cadeaux

NOËL

JOUR DE L'AN

SI VOUS SOUFFREZ DE

HERNIE

ou d'Affections Abdominales

vous irez voir l'éminent Spécialiste des Etablissements

A. CLAVERIE

la vieille maison de confiance qui, par l'incomparable supériorité de ses Appareils, sa compétence et son honnêteté, est devenue la plus considérable et la plus célèbre du monde entier.

Pourquoi perdre votre temps et votre argent en essais inutiles ?

Vous trouverez le salut certain auprès de l'éminent et discret Spécialiste des Etablissements A. CLAVERIE, qui vous attendra de 9 h. à 4 h. à :

Maubeuge, Mercredi 5 janvier, Hôt. de la Poste, (Place Wattignies).
Fourmies, Jeudi 6, Hôt. J. Brognet (f. la Gare).
Armentières, Vendredi 7, Hôtel du Nord et du Comte d'Egmont Réunis.
Dunkerque, Samedi 8, Hôt. du Chapeau Rouge.
Bousi, Dimanche 9, Grand Hôtel de la Gare.
Tourcoing, Lundi 10, Hôtel-Terminus (Buffet de la Gare).
Caudry, Mardi 11, Hôtel de l'Europe.
Cambrai, Mercredi 12, Hôtel du Mouton Blanc.
Denain, Jeudi 13, Hôtel du Commerce.
Avesnes, Vendredi 14, Hôtel Saint-Pierre, (rue de Mons).
LILLE, Samedi 15 et Dimanche 16, Hôtel Moderne (7, rue Parvis St-Maurice).

« Traités de la Hernie » des « Varices » et des « Affections abdominales »

Conseils et renseignements gratis et discrètement A. CLAVERIE, 234, faubourg Saint-Martin, PARIS.

:: :: NOTRE :: ::

ALMANACH

pour 1927 est paru

Nos lecteurs trouveront, dans cet Almanach le plus intéressant de toutes les publications similaires

LE JEU DE LA FATMA (Oracle) L'organisation politique du Nord du Pas-de-Calais et de l'Aisne — Les champs et le jardin — Chroniques patoisantes inédites — Recettes de cuisine — Chronique de T. S. F. — Taxes postales, télégraphiques et téléphoniques — Renseignements juridiques sur la Colombophilie, la Chasse, Naturalisation, Passeports, etc... — Le Dictionnaire médical — Chroniques de Cinéma — Les foires et marchés — Des contes dramatiques et humoristiques — Des conseils pratiques — Chroniques documentaires, sportives, etc., etc...

Le mieux illustré
Le plus amusant

En vente partout 1 fr. 75

RECLAMEZ-LE A TOUS NOS DÉPOSITAIRES ET VENDEURS

T. S. F.

RADIO-PARIS, 27. — 12 h. 30 à 14 h. ; 18 h. 30 à 17 h. 40 ; Concerts. — 19 h. 40 : Actualités, cours, concerts : Ouverture des Noces de Figaro ; Poèmes de Roumanie : a) Le temps des Lilas ; b) Poèmes ; a) Lamento ; b) Chanson des fleurs nouvelles ; c) L'Eau qui court ; Poèmes de Roumanie ; Une scène ; Salambo, fantaisie.

TOUR EIFFEL. — 19 h. 15 à 21 h. : Festival Saint-Saens : Un mot sur Saint-Saens ; Trio ; La Cloche, mélodie chantée ; Rondo capriccioso ; Le rouet d'argent, par l'orchestre, etc.

LONDRES ET DAVENTRY. — Récital d'orgue : Sonate ; Gavotte ; Fantaisie et fugue ; Andante piano (Mozart) ; Adagio (Bach) ; Sonate (Harwood). — 19 h. 30 : Cinderella, pantomime. — 21 h. : Mignon Nevada, soprano ; Rose Chérie ; Menuet, Le Roi et le fermier ; Clair de lune, etc. — 23 h. 10 à 24 heures : Musique de danse.

BRUXELLES. — 20 h. : Journal parlé. — 20 h. 30 : Phonographe. — 20 h. 45 : Fantaisie sur Tannhauser.

Bulletin Economique

Bourse d'affrètement de Béthune

SEANCE DU 24 DECEMBRE

Houilles. — Violaines-Paris environs, 31.60, 285 t. ; Beuvry-Tourcoing, 12, 290 t. ; Bruay-Furnes, 13.40, 240 t. ; Bruay-Calais divers, 15, 180-200 t. ; Bruay-Comines, 18.75, 200 t. ; Marles-Lumbres-Brenti, 28, 98 t. ; Marles-Oignies, 6.75, 280 t. ; Bruay-Bruyelles, Cherey, Tournai ou Vaulx, 14, 280 t. ; Bruay-Lille divers, 8, 280 t. ; Violaines-Dunkerque, canal de Bergues, 14, 300 t. ; Beuvry-Dunkerque ville, 12.50, 300 t. ; Beuvry-Coulogne ou Calais divers, 15, 160 t. ; Marles-Paris environs, 38, 280 t. ; Bruay-Pont de Ghyvelde, 16, 150 t. ; Bruay-Looberghe, 14, 100 t.

REVUE HEBDOMADAIRE

de la Bourse de Paris

Paris, le 24 décembre.

La Bourse a subi cette semaine des alternatives d'avances et de reculs dues pour une grande part à l'agitation des changes et pour une moindre partie à certaines spéculations à courte vue engagées par quelques professionnels alors que les ordres sérieux continuent à faire défaut.

Les changes n'ont enregistré, du reste, que des mouvements de faible ampleur ; le sterling semble avoir du mal à descendre au-dessous de 125 et notre marché reste lourd. Il est certain qu'il a du mal à se relever de la forte secousse qui vient de l'ébranler, l'incertitude qui persiste au sujet de l'orientation future du marché des devises et de l'approche des fêtes ne sont pas non plus des faits de nature à engager les acheteurs à prendre position. Cependant, on note de bons symptômes de résistance et la nouvelle que la Banque de France abaissait de 1 ½ le taux d'escompte ainsi ramené à 6 1/2 % a été bien accueillie en Bourse, cette reprise ne pouvant que favoriser la reprise des affaires aussi bien financières qu'industrielles.

D'après les faibles écarts de cours enregistrés il semble bien que le fond de la baisse ne semble pas loin d'être touché : de ce fait dès maintenant, de nombreuses valeurs françaises et étrangères qui ont payé à la baisse un tribut, excessif et qui doivent être des premières à bénéficier d'une forte reprise paraissent très importantes pour le portefeuille.

Nombreuses sont leur disposition et leur emploi en reprots assez peu rémunérateurs ; en ces conditions, il ne serait pas étonnant que dès les premiers jours de l'année nouvelle, notre Bourse se remette franchement à l'ouvrage et répare les excès commis à la baisse, bien que si le franc continue à monter l'on assiste encore au tassement de certaines bonnes valeurs, mais il n'y aura pas à s'effrayer, ces dernières pouvant être conservées tranquillement au portefeuille.

La baisse du loyer de l'argent mise en évidence par la réduction du taux de l'escompte et des avances de la Banque de France et par celle du taux d'intérêt alloué aux bons de la Défense Nationale est de nature à favoriser le taux des valeurs à revenu fixe ainsi que celui de nos Rentes et s'inscrivent en vive reprise. Le 5 % 1920 s'inscrit jusqu'à 76,30 le 6 % 1920 se tient à 70.

Les Fonds Russes et Ottomans se sont montrés très irréguliers, cependant ces derniers jours les Rentes Ottomanes se sont raffermies, l'Unifiée de 102 à 104. Le 5 % 1914 de 68.80 à 69,95. Les Fonds Mexicains qui avaient été très offerts sur de mauvaises nouvelles de la situation intérieure reprennent légèrement. Le Bon Mexican 6 % 1913 gagne quelque terrain de 1030 à 1060.

Pour la plupart, nos banques ont fait bonne contenance et nous retrouvons la Banque de Paris, le Crédit Lyonnais ainsi que l'Union Parisienne en meilleure tendance. Acceptant ses récents progrès, la Rente Foncière passe de 3395 à 3450. L'action Crédit Foncier est ferme à 1565 avec un coupon de 40 francs à détacher le 1er janvier. Nos valeurs de transport sont bien tenues ; les wagons-lits développant leur avance de 1500 à 1535. La Suez passe de 12660 à 12800. Les Chemins de fer étrangers sont relativement calmes. Les affaires d'électricité sont inactives, la Parisienne de distributions s'est alourdie de 1235 à 1175.

Aux Industrielles fermeté de Gafsa, des Phosphates de Constantine, de Péchiney à 1590 contre 1577. La baisse des Charbonnages tend à s'atténuer progressivement. On compte qu'ils n'auront pas trop à se ressentir du ralentissement des affaires dans la métallurgie.

Les sucrières ont progressé largement ces temps derniers, notamment la Say qui a atteint la cours de 2.453. Les Sucreries d'Egypte par contre sont plus calmes. Quant à l'action Sucrerie et Raffinerie de Cochinchine (Phumy) dont nous ne cessons d'attirer l'attention de nos lecteurs, elle mérite encore une mention spéciale progressant de 285 à 367 et la part à 3.395. Ces deux catégories de titres sont à mettre sans hésitation en portefeuille car il est probable qu'on ne trouvera pas maintenant l'occasion de s'en procurer à des conditions aussi avantageuses.

Le groupe des Caoutchoucs persiste dans une allure meilleure.

Les Pétrolifères se montrent plus soutenues surtout la Siper qui vient d'enregistrer trois résultats particulièrement heureux, l'éruption de la sonde numéro 30 de Morent-Pascov, la découverte vers 1.300 mètres d'une couche métique d'une richesse exceptionnelle à Moreni, la violente éruption de la sonde n. 18 I.R.D.P. à Runcu.

Le groupe des valeurs minières reste calme sans appréciables modifications dans la tenue des cours.

L'INFORMATEUR.

REVUE HEBDOMADAIRE

de la Bourse de Lille

Ralentissement périodique de fin d'année ; ceci est chose inévitable. La stabilité actuelle imprime cependant une fermeté relative aux cours. On attend une orientation qui semble devoir se dessiner sous peu.

CHARBONNAGES. — Ce compartiment s'alourdit un peu ; ceci en est imputable au manque d'acheteurs. Des moins values sont cependant enregistrées.

ANICHE. — Après quelques transactions voit son cours descendre à 1234 et remonter à 1260 ; ANZIN reprend quelques points à 1215 ; BETHUNE n'enregistre guère de différence sur ses cours et termine à 4875 ; BRUAY, sans grandes variations marque 3404 ; CARVIN reste immobile à 1168 ; COURRIÈRES, sans intérêt, à 758.50 ; DOURGES, se tient bien à 1291 ; LENS prend une légère avance à 447.50 ; LIÉVIN a quelque succès à 9635 ; MARLES finit à 600 ; VICOIGNE-NŒUX ET DROCOURT, à 607.

METALLURGIE. — Ces titres ont été assez maltraités. Peu ou pas de contre-partie, n'intervenant que pour son profit. Il faut également noter le ralentissement des exportations qui s'accentue.

ACIERIES DE FRANCE reprend quelques points en fin de Bourse et termine à 275 ; ACIERIES DU NORD, sans variation, à 205 ; CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES CAIL rétrograde à 341 ; ETABLISSEMENTS ARBEL résiste à 180 ; DENAIN-ANZIN faible à 1600 ; FIVES-LILLE perd un peu chaque jour et marque 1260 ; FORGES ET ACIERIES DU NORD ET DE L'EST tient un peu mieux, à 318.50 ; JEUMONT marque 272 ; SENELLE-MAUBEUGE constate quelques progrès à 1319.

DIVERS. — AGACHE a un marché sans relief à 680 ; COMPTOIR DE L'INDUSTRIE LINIÈRE ne s'écarte pas de ses cours à 865 ; FILATURES & FILTERIES DE FRANCE prend un peu d'avance à 405 ; ETABLISSEMENTS KUHLMANN paie un coupon et rebondit à

On se souvient avec plaisir de celui qui offre un

RÉVEIL "HOP"

C'est un cadeau apprécié

Chez tous les horlogers

622.50 ; CIMENTS DU BOULONNAIS se stabilise à 585 ; SOCIÉTÉ BÉTHUNOISE D'ÉCLAIRAGE varie de 255 à 260 ; ELECTRICITÉ & GAZ DU NORD tombe à 325 ; ELECTRIQUE LILLE-ROUBAIX-TOURCOING n'offre aucun intérêt.

PÉTROLES. — Ce compartiment a été tenu à l'écart. Pas d'offres pour les titres et les cours restent sur une impression de faiblesse.

DABROWA se garde assez bien à 350 ; ESTERA toujours bas, marque 96 l'action et 54 la part ; FINANCIÈRE DES PÉTROLES se tient ferme à 425 ; FRANCO-POLONAISE marque un léger mieux à 253 ; INDUSTRIELLE DE POLOGNE obtient quelques points de hausse à 163, mais revient ensuite à 157 ; KARPATHES marque le cours rond de 100 fr. ; MILANO, sans résistance, à 101 ; MONTE-CARLO, amorphe à 212 ; PÉTROLE PREMIER ne varie guère à 310 ; RAFFINERIE DE PÉTROLE DU NORD, ferme à 405 ; SILVA PLANA se tient aux environs de 139.75.

Imprimerie du Réveil du Nord
186 bis, Rue de Paris, Lille

Le Gérant : Emile GEST.

FEUILLETON DU 27 DECEMBRE 1926. N° 104

Peu de passants, en effet, sillonnaient ces parages : quelquefois, un piéton longeait, hâtif, les talus des fortifications ; de loin en loin, un tacot au roulement rapide cahotait sur l'empierrement des rues.

Sur la neige des contrescarpes, le soleil dardait ses rayons pâlis, baignant d'une lumière claire la solitude du paysage.

Brusquement, Jeanne se frappa le front :

— C'est Marie ! Tenez ! entendez-vous ces ricanements de bourreaux, ces gémissements de victime !

— N'attendons plus, Jeanne ; courons !

. . . . . .

Là-haut, dans le mystère du salon, l'enfant, sur qui les yeux des deux complices étaient cruellement braqués, revenait à elle...

A la vue des deux misérables, il lui sembla, de nouveau, que son sang quittait ses veines.

Et dans le ténébreux silence de leur lointe contemplation, elle fut un instant avant de se ressaisir entièrement.

— C'est fini, hein ! les simagrées ! — glapit Noémie. — Il y a trop longtemps que cette comédie dure, en vérité.

Secouant sa peur, le satyre se redressa à son tour... Il allait saisir, emporter sa proie pantelante !

— N'approches pas ! — cria Mirette. — Oh ! mon Dieu !... Jeanne ! Jeanne !

Tout à coup, sous une irrésistible poussée, la porte s'abattit, et, suivi de la Boscotte, Lucien de Varennes se rua dans le salon.

Surpris, les bandits se reculèrent, tandis que Marie s'élançait vers ses sauveurs :

— O Jeanne ! ma bonne Jeanne ! tu m'as donc entendue !... Et vous aussi, monsieur Lucien... Ah ! merci !

— Oui, nous voici, Mirette ! C'est nous !... N'aie plus peur ! Nous allons t'arracher des griffes de ces vautours !

Mais, pendant que, sur les joues de l'enfant, la douce Boscotte appuyait ses lèvres tordues, Noémie, qui, la première, s'était remise de ce choc violent, glapit, vipérine :

— C'est parfait ! Ma Boscotte de sœur qui ramène le bon ami de mademoiselle ! C'est complet !

— Tais-toi, misérable ! — cria Jeanne ; — tais-toi, Noémie ! Tu devrais plutôt songer à fuir ! C'est le dernier service que je puisse te rendre ; car, malgré tes crimes, je ne puis oublier que tu es ma sœur. Fuis, te dis-je, fuis ! il n'est que temps !

Malroy avait dressé l'oreille, effaré.

Déjà, il avait reconnu le témoin du duel de Neuilly ; et, en présence du courageux de Varennes, il allait tenter prudemment l'escalade de la fenêtre, quand une infernale idée embrasa soudain les ténèbres de son cerveau affolé.

Il venait de voir Marie... Marie pour qui son cœur débordait de passion houleuse, se jeter vers Lucien d'un élan spontané, adorable, puis, dans un mouvement où se mêlaient une reconnaissance infinie et une chaste tendresse, l'entourer de ses deux bras...

Et tandis que, dans cette minute d'impérissable joie, de Varennes la pressait tendrement sur son cœur — la fièvre de ses regards inondant leurs deux âmes sœurs d'un tourbillon d'amour, — Malroy sentit la rage, la jalousie, le désespoir et la haine le soulever...

Il comprit, maintenant, le cynique bandit, pourquoi Mirette le détestait ; il comprit pourquoi sa seule vue faisait horreur à l'angélique créature !

Elle aimait Lucien de Varennes, jeune et beau... Elle l'adorait ! Et bientôt, libres, dans une joie suprême, leurs deux cœurs allaient pouvoir se fondre à tout jamais.

Alors un éclair rougeâtre passa dans les yeux de l'assassin.

Non, cela ne serait pas !

Il avait tout osé, tout fait, tout risqué pour posséder Mirette.

Devant les policiers le talonnant, il avait bifurqué pour tenter un dernier assaut.

Sur la route du salut, lanciné par l'espoir d'un assouvissement à son désir de fauve, il avait retardé sa fuite d'une façon peut-être irréparable.

Et au moment précis où, Noémie aidant, il allait enfin aboutir, un autre, un rival heureux venait de surgir, qui réduisait tous ses hideux projets à néant.

Par surcroît, ses idées de haine féroce contre Lucien furent tout à coup cinglées par cette ironie, déguisant mal la fureur et le dépit de l'infâme. Noémie :

« Pas de chance, décidément, baron ! A votre nez, à votre barbe... Il est vrai que la barbe est rasée ! C'est égal : pas brillant, mon cher Malroy. »

— Va-t'en, Noémie, va-t'en, répétait la Boscotte, la police est en route...

— C'est toi qui est allée la prévenir, gueuse et mocharde !

Et s'élançant vers sa sœur, la Rousse s'empara d'un lourd encrier de bronze, qu'elle brandit, prête à le lancer sur la malheureuse infirme.

Mais de Varennes avait vu le geste.

Rapide, il saisit le poignet de la misérable et, le broyant dans l'étau de sa main nerveuse, il fit tomber son arme, puis la repoussa mâlée, impuissante, dans l'encoignure de la croisée.

Au même instant, Malroy, furieux, enragé, qui venait d'ouvrir le tiroir d'une table, en avait retiré un revolver...

Alors, les yeux injectés de sang, le visage strié de fibrilles rougeâtres, il s'élança sur Lucien et, l'arme braquée sur lui, à bout portant, s'écria :

— Je n'aurai pas Mirette, mais vuos non plus, monsieur de Varennes.

Avant que Lucien eût même eu le temps de reculer ou de parer, la Boscotte vit le geste du bandit et s'élança entre les deux hommes.

Une détonation retentit et, la tempe trouée, la malheureuse tournoya sur elle-même, puis, comme une masse, s'écroula sur le tapis.

Mirette poussa un cri de suprême déchirement :

— Oh ! mon Dieu !... Jeanne !

Un mince filet de sang suintait de la plaie presque invisible, empourprant la face ravinée de la mourante et venait se coaguler derrière son oreille, empoissant les mèches grises de ses cheveux.

En cette minute suprême, la Boscotte revécut sa misérable existence, toute de larmes, de misères, d'humiliations et de souffrances...

Elle se retrouva dans l'odieuse prison des femmes, évoquant l'humanité tout entière, qui la répudiait avec une férocité inouïe, monstrueuse, — plus monstrueuse encore qu'elle-même, — la hideuse rejetée et déchetée, dont le cœur débordait d'amour et de tendresse.

Elle se rappela les insultes des misérables qui, dans l'affreux préau, perpétuel réceptable du vice féminin, l'avaient clouée de cet ironique et sanglant sobriquet : *Remède d'amour !*

Et sa sœur Noémie, la pieuvre, pour laquelle elle s'était pourtant sacrifiée corps et âme, en qui elle avait cru si longtemps, dans l'aveuglement de sa naïve bonté, oh ! sa sœur... quel monstre !

Comme son existence, à la pauvrette, avait été misérable et torturante !

Puis, comme un baume délicieux guérissant tout à coup les ulcères dont son âme saignait, comme une essence céleste parfumant le déclin de sa vie d'éternelle paria, Jeanne la Bossue avait trouvé Marie.

Et, soudain, son existence s'était transformée, irradiée.

La Boscotte s'était ruée vers elle, dans un immense besoin d'affection et de dévouement et, chose qu'elle avait cru jusque-là impossible, elle aussi, à son tour, avait senti qu'elle était aimée.

Et cette évocation annihilait la douleur de son cerveau enfiévré, meurtri, contre d'une macabre gravitation du la selle, les